

# *De inimicis nihil nisi malum?*

## Enseignements proustiens pour notre temps

CRISTIAN MICU  
*Université de Toronto*

D'origine roumaine, ancien pensionnaire étranger de l'ENS-Ulm, Cristian Micu enseigne à l'Université de Toronto. Il s'intéresse notamment aux formes que prennent en littérature, depuis la Restauration, l'avènement de la modernité et la résistance à celle-ci.

Structuré autour de trois moments du *Temps retrouvé* illustrant le régime spécial régissant la parole et le silence en temps de guerre et la manière dont se comportent, sous ledit régime, Bloch, Saint-Loup et le baron de Charlus, ce travail revient à la question du rapport à la culture et à l'identité de l'ennemi en temps de guerre et à ce que la vision proustienne de la chose, déjà prise en compte par la critique, recèle d'enseignements.

*Proust (Marcel); Charlus (Palamède, baron de); Saint-Loup (Robert); Bloch (Albert); Guillaume II Empereur; guerre; censure.*

### « L'empereur Guillaume », quoi qu'il advienne

Le « bourrage de crâne »<sup>1</sup> ne se présente jamais comme tel, mais comme un ensemble d'informations, d'injonctions et d'interdits officiels ou autrement empreints d'autorité, présentés comme utiles, moraux et seuls respectables ; à leur endroit, il est indiqué, de manière explicite ou non, que l'on se refuserait à les recevoir et respecter au risque de nuire à sa propre position sociale, fût-elle des plus modestes. Rares sont, quelle que soit l'époque, les personnes faisant acte de résistance, en pensée, en acte ou en parole : cela pourrait les faire passer pour extravagantes, suspects, dangereuses, voire, lors d'une guerre, de mèche avec l'ennemi et ennemies elles-mêmes. Inversement, le scrupuleux respect des directives officielles, quelles qu'elles soient, injonction à garder silence sur tel ou tel sujet comprise, auréole l'individu qui obéit d'un reflet de l'autorité à laquelle il se soumet, lui permettant de faire lui-même figure d'autorité face à des dissidents potentiels :

---

<sup>1</sup> « L'expression bourrage de crâne, au sens de propagande mensongère d'initiative gouvernementale, semble dater de la guerre. Nous n'en avons pas trouvé d'exemple antérieur » (« Notes et variantes », *RTP* IV, 1223).

Bloch nous quitta devant sa porte, débordant d'amertume contre Saint-Loup, lui disant qu'eux autres, « beaux fils » galonnés, paradant dans les états-majors, ne risquaient rien, et que lui, simple soldat de 2<sup>e</sup> classe, n'avait pas envie de se faire « trouver la peau pour Guillaume ». « Il paraît qu'il est gravement malade, l'empereur Guillaume », répondit Saint-Loup. Bloch qui, comme tous les gens qui tiennent de près à la Bourse, accueillait avec une facilité particulière les nouvelles sensationnelles, ajouta : « On dit même beaucoup qu'il est mort. » À la Bourse tout souverain malade, que ce soit Édouard VII ou Guillaume II, est mort, toute ville sur le point d'être assiégée est prise. [...] Ainsi Bloch nous annonça-t-il la mort du Kaiser d'un air mystérieux et important, mais aussi rageur. Il était particulièrement exaspéré d'entendre Robert dire : « l'empereur Guillaume ». [...] « Tu ne pourrais pas dire Guillaume tout court ? » (TR IV, 318-319).

Deux choses retiennent l'attention dans ce passage, outre le ressentiment de Bloch à l'endroit de Saint-Loup. D'une part, l'efficacité de la propagande – à laquelle aucun des deux personnages ne reste insensible – colportant la rumeur que le dirigeant du pays ennemi, comme naguère celui de l'autre pays membre fondateur de l'Entente, serait malade ou mort. Si la réalité avait assez rapidement donné raison aux rumeurs dans le cas d'Édouard VII, la maladie mortelle de Guillaume II était, elle, pure invention de la propagande antiallemande, ainsi que ne manquent pas de l'indiquer Eugène Nicole et Brian G. Rogers :

L'état de santé de Guillaume II, qui devait mourir octogénaire, est une préoccupation constante de la propagande française. Ainsi, *L'Écho de Paris* du 11 décembre 1914 annonce en première page que le souverain souffre d'une « pneumonie aggravée de dépression nerveuse », ce qui « cause une grande anxiété en Allemagne » (« Notes et variantes », RTP IV, 1207).

Le parallèle avec la situation contemporaine, à savoir avec les nouvelles concernant une supposée maladie du président de la Fédération russe, s'impose de lui-même (Condomines 2022). Or, en temps de guerre, à côté de tels éléments accueillis abusivement dans le domaine du dicible à des fins de propagande, il est des éléments que l'on cherche à réduire au silence, y compris dans les échanges entre particuliers, tel dans un effet de prolifération au niveau microsocial de « la propagande et [de] son inséparable [sœur] jumelle, la censure » (Demm 2019, ix). C'est un tel effet que Proust représente lorsqu'il fait le futur Jacques du Rozier reprocher à Saint-Loup de parler de « l'empereur Guillaume », lui enjoignant à dire « Guillaume tout court ». Cette forme de censure à petite échelle, cette injonction comminatoire à supprimer de la conversation, à réduire au silence le titre impérial, relève d'une tentative d'abaissement du grand ennemi, « le Kaiser [...] [étant] déjà considéré le symbole du mal, [qui] devint aussi la personnification de [ce que la propagande alliée présentait comme] le barbarisme allemand » (Demm 2019, 41).

Réduire au silence le titre impérial relève d'une injonction à effacer l'identité de l'ennemi. Ainsi, cette injonction au silence proférée par Bloch n'est pas qu'une preuve de goujaterie, mais une double violence symbolique – à l'endroit de la personne bâillonnée comme à l'endroit de l'ennemi dépouillé de son titre.

Projection microsociale de la censure antiallemande, l'injonction de Bloch révèle aussi son ressentiment envers l'aristocratie, qu'il assène à Saint-Loup avec sa muflerie habituelle : les « "beaux fils" galonnés » ne risquent pas vraiment d'aller combattre l'ennemi. Or le comportement héroïque du bel aristocrate, mort « au front, en protégeant la retraite de ses hommes », rendra incongrue cette accusation (*TR IV*, 425). La mort de Robert de Saint-Loup inspire au narrateur un éloge de la véritable noblesse de son ancien camarade de Doncières :

Habitué par une bonne éducation suprême à émonder sa conduite de toute apologie, de toute invective, de toute phrase, il avait évité devant l'ennemi, comme au moment de la mobilisation, ce qui aurait pu assurer sa vie, par cet effacement de soi devant les autres que symbolisaient toutes ses manières, jusqu'à sa manière de fermer la portière de mon fiacre quand il me reconduisait, tête nue, chaque fois que je sortais de chez lui (*TR IV*, 425).

Ce rapprochement entre politesse et esprit de sacrifice est, pour surprenant qu'il puisse paraître aux lecteurs du XXI<sup>e</sup> siècle, particulièrement édifiant, renvoyant à une même éthique. Et cette noblesse, tenant de la naissance ainsi que d'« une bonne éducation suprême », rend impensable que Saint-Loup puisse jamais se plier aux injonctions de Bloch ou de censeurs encore plus redoutables :

Deux hommes du monde restant seuls vivants sur une île déserte, où ils n'auraient à faire preuve de bonnes façons pour personne, se reconnaîtraient à ces traces d'éducation, comme deux latinistes citeraient correctement du Virgile. Saint-Loup n'eût jamais pu, même torturé par les Allemands, dire autrement que « l'empereur Guillaume » (*TR IV*, 319).

Point d'essentialisme coupable dans ces paragraphes empreints d'une affection admirative pour la vieille noblesse française. Et si le narrateur ajoute que « ce savoir-vivre » dont il vient de faire l'éloge est « malgré tout une entrave pour l'esprit », et qu'il renchérit sur sa scrupuleuse réserve face à « [c]ette élégante médiocrité [qui] est d'ailleurs délicieuse » en proclamant que « [c]elui qui ne sait pas [...] rejeter [lesdites entraves] reste un homme du monde », il est pourtant utile de se rappeler que cet « homme du monde », c'est aussi Proust lui-même.

Parmi les habitudes langagières empruntées par mimétisme aux journaux pendant la guerre, à côté des lieux communs antiallemands et d'opinions à l'avenant

que les gens répètent en public comme issus de leur propre esprit critique<sup>2</sup>, il y a, « la terreur des “prénoms” à l’usage de Reinach »<sup>3</sup> : à savoir l’habitude de supprimer la mention des titres aristocratiques en parlant des personnes qui en possèdent, ou de supprimer les titres de politesse, pour n’employer que le prénom et le nom de famille. Proust signale plus d’une fois cette habitude comme nouvelle, la désapprouve et laisse clairement entendre qu’il ne saurait l’adopter : Proust écrit « [...] la Princesse Lucien Murat (je sais qu’il faut dire Marie Murat si l’on veut être compris, mais je ne puis m’habituer à ces façons » et ajoute, tel un « à bon entendeur, salut ! », un vers de *Rolla* : « je suis venu trop tard dans un monde trop vieux » (*Corr.*, XVI, 154).

Et toujours en 1917 :

Je suis moins savant que Polybe [Joseph Reinach], mais moins mal élevé [...]. Il faut avouer qu’il a l’air de chercher à l’être<sup>4</sup>. Il cite des vers de Mme de Noailles dans un de ses articles et il dit : « ces vers d’*Anna* de Noailles ». Je ne crois pas que personne d’autre aurait une pareille idée, puisque jamais elle n’a signé un vers *Anna* de Noailles. Je l’ai connue jeune fille et l’idée ne m’est jamais venue de dire autrement que Madame de Noailles (*Corr.*, XVI, 195, cité dans Fraisse 2014, 705).

Et au post-scriptum d’une lettre à Madame de Caraman-Chimay, Proust s’empresse d’ajouter :

Je m’aperçois qu’à un endroit de cette lettre j’ai écrit, suivant inconsciemment, l’élan de mon sentiment « chère Princesse ». J’espère que vous ne trouverez à cela rien de familier[.] Je suis tellement le contraire ! (*Corr.*, XVI, 217).

Plutôt l’anachronisme que l’impolitesse – ces scrupules courtois du romancier illustrent bien la justesse des commentaires de Ghislain de Diesbach, qui permet de voir dans la noble attitude de Saint-Loup se refusant à dire autrement que « l’empereur Guillaume » la noble attitude de Proust lui-même :

Il est à l’honneur de Proust de ne s’être pas laissé gagner par l’hystérie collective et d’avoir gardé, malgré le chauvinisme des uns et la suspicion des autres, l’indépendance de son jugement ainsi que le courage de l’exprimer. [...] Il faut un grand courage moral pour rester lucide et objectif, pour ne pas s’abaisser à cette vulgarité,

<sup>2</sup> « Ces gens – comme tout le monde du reste – ne pouvaient avoir d’opinion que celle du journal qu’ils avaient lu. Mais par orgueil et manque de sens critique ils croyaient que c’était une opinion qu’ils avaient personnellement formée » (« Esquisse XIII », *RTP* IV, 781).

<sup>3</sup> *Corr.*, XVII, 187, cité dans FRAISSE 2014, 705

<sup>4</sup> Cette impolitesse programmatique de Reinach est proche de celle de Bloch, qui dès le début, « conformément à ce que son père lui a appris, [donc à dessein.] se montre effronté et malpoli », et qui par la suite « recourt systématiquement à la violence pour endiguer sa marginalisation » (MONACI 2018, 106, 108). Et Proust a songé, pendant la guerre, comme l’indiquent « les versions préparatoires de la *Recherche* », à faire de Bloch un avatar de Reinach (FRAISSE 2014, 700).

pour continuer de dire « l'Empereur Guillaume » au lieu de le traiter en voleur de grand chemin, pour refuser d'ajouter foi à toutes les absurdes légendes qui font du Kronprinz un nouvel Attila et des Allemands en général des brutes avinées, violent, pillant [...] (Diesbach 1991 569, 575-576, cité dans Desanges 2019, 367-368).

## Schumann, Saint-Saëns, Walter Berry. Amour et haine de l'Allemagne

Il y a bien du Proust dans le noble refus de Saint-Loup de dire autrement que « l'empereur Guillaume », tout comme il y a beaucoup de Proust – tel que l'indiquent la correspondance proustienne, les esquisses rassemblées et commentées dans la Pléiade, et comme le signalait déjà Maurice Bardèche en 1971 –, dans les propos de Charlus sur la guerre<sup>5</sup>. Quant à Saint-Loup, libre des clichés de l'époque face à l'Allemagne, il doit énormément à Bertrand de Fénelon, grande passion de Proust au début du siècle, qui disparut sur le champ de bataille en décembre 1914. La mort de Fénelon, dernier au champ d'honneur, inspire au romancier ces lignes inoubliables :

Je le pleure comme un frère. [...] Son courage a été d'autant plus sublime qu'il ne se mêlait aucune haine. Il connaissait à fond la littérature allemande que j'ignore moi complètement. Et, diplomatiquement, ce n'est pas l'Allemagne (ou du moins pas l'Empereur, car c'est le seul point que visait son information, exacte ou non) qu'il rendait responsable de la guerre. Que cette vue soit erronée c'est fort possible. Elle n'en témoigne pas moins, jusque dans son erreur, que le patriotisme de ce héros n'avait rien d'exclusif et d'étroit. Mais il aimait passionnément la France. Aussi comment il a dû souffrir (*Corr.*, XIV, 71).

Ce rapport privilégié de Bertrand de Fénelon à la culture allemande est reflété dans le roman<sup>6</sup>, dans l'épisode que voici, où figure une autre injonction au silence, bien plus amicale cette fois, à l'endroit de Saint-Loup :

J'appris, en effet, la mort de Robert de Saint-Loup, tué le surlendemain de son retour au front, en protégeant la retraite de ses hommes. Jamais homme n'avait eu moins que lui la haine d'un peuple (et quant à l'empereur, pour des raisons particulières, et peut-être fausses, il pensait que Guillaume II avait plutôt cherché à empêcher la guerre qu'à la déchaîner). Pas de haine du germanisme non plus ; les derniers mots que j'avais entendus sortir de sa bouche, il y avait six jours, c'étaient ceux qui

<sup>5</sup> Le critique signale « la liberté avec laquelle Proust parle de la guerre, tout en s'abritant derrière le masque du baron de Charlus » (BARDÈCHE 1971, 299).

<sup>6</sup> Eugène Nicole et Brian G. Rogers le remarquent dans leurs « Notes et variantes », *RTP IV*, 1247-1248.

commençaient un lied de Schumann et que sur mon escalier il me fredonnait, en allemand, si bien qu'à cause des voisins *je l'avais fait taire* (TR IV, 425).

Cette injonction au silence n'est que prudence donc, par crainte d'éveiller des soupçons chez les voisins, à une époque où « [d]'un seul coup, toute la culture germanique a[vait] été vouée au bûcher »<sup>7</sup>. Injonction au silence d'autant plus craintive que Robert fredonnait Schumann « en allemand », ainsi que l'enjoignait à faire Saint-Saëns, dans le troisième d'une série de cinq articles qui n'avaient pas encore la virulence germanophobe que Proust reproche au compositeur français, même si dans cette série d'articles de *L'Écho de Paris* intitulée « Germanophilie » et qualifiée fort justement par Philip Kolb d'« assez modérée », Saint-Saëns « accuse le public de porter aux nues, par ignorance et snobisme, les œuvres de la musique allemande aux dépens des œuvres françaises » (*Corr.*, XIII, 352, n. 11). De dire Saint-Saëns : « C'est en allemand qu'il faut chanter Schumann, n'en déplaise à ceux qui veulent qu'on ignore la langue allemande, comme si l'ignorance n'était pas une infériorité ! » (Saint Saëns 1914, 1). Bien qu'excédé par l'engouement que la musique de Wagner continue de susciter en France, Saint-Saëns n'oublie pas les mérites du maître de Bayreuth : « Avec tout un monde de procédés nouveaux, il nous avait apporté des beautés nouvelles ; il a brisé les vieux moules » (*ibid.*). Pourtant, Proust écrit en toutes lettres à Joseph Reinach : « Comme je l'écrivais à Léon Daudet l'autre jour je suis resté aussi beethovenien et aussi wagnérien, je trouve les articles de Masson et de Saint-Saëns imbéciles » (*Corr.*, XIII, 351).

Selon Philip Kolb, ce serait moins la série d'articles « Germanophilie » de *L'Écho de Paris* que Proust vise ici<sup>8</sup>, que la « lettre de Camille Saint-Saëns » publiée dans *Le Figaro* du 14 novembre 1914, et dont Kolb cite ceci :

Je ne peux plus avoir de sympathie pour un peuple qui traite de « chiffons de papier » les traités qu'il a signés, qui anéantit à Leipzig les trésors inappréciables que la France et l'Angleterre lui avaient confiés, qui détruit sans nécessité des merveilles que le Temps, les guerres du moyen âge, les révolutions avaient respectées, qui massacre les femmes et les enfants, qui fait reculer la civilisation jusqu'aux temps les plus barbares, qui affiche effrontément l'intention d'asservir les trois quarts de l'Europe.

Ainsi, « Richard Wagner [étant] devenu la personnification artistique de l'Allemagne moderne », Saint-Saëns dit le combattre et conclut comme suit :

<sup>7</sup> DE DIESBACH 1991, 575.

<sup>8</sup> La lettre s'adresse à Joseph Reinach du *Figaro*.

J'écrivais, il y a quelques années : « Autrefois on aimait l'Allemagne, maintenant on la craint. », Aujourd'hui on la hait, on l'exècre, et elle l'a bien mérité. (Saint-Saëns 1914, 14 novembre, 2)

Apparaissent, à nouveau, les sœurs jumelles Propagande et Censure dont parle Eberhard Demm : d'une part, mention des atrocités allemandes, pièce maîtresse de la propagande alliée (voir Horne 2004, 86 *sqq.*), « la diabolisation de l'ennemi » fonctionnant d'ailleurs dans les deux sens (*ibid.*, 87) et, d'autre part, appel à réduire Wagner au silence parce que « personnification artistique de l'Allemagne » associée, à tort ou à raison, aux « massacre[s] » et à la « barbar[ie] », pour reprendre les termes employés par Saint-Saëns lui-même. Pour sa part, Proust avoue au marquis d'Albufera :

Je crois qu'on généralise trop les crimes allemands et j'ai à cet égard des témoignages peu suspects, celui d'une dame de la Croix-Rouge française qui a été prisonnière en Allemagne, celui d'une dame dont le château a été envahi, elle présente, par l'armée allemande etc., etc. (*Corr.*, XIV, 71).

Comme dans le cas des maladies attribuées au Kaiser par la presse alliée, le parallèle avec l'année 2022 et le conflit ukrainien s'impose de lui-même : d'une part, des accusations de « barbarie » lancées à l'endroit de la Fédération russe (Lasserre 2022) et, d'autre part, de nombreux cas de réduction au silence de musiciens russes, dont Anna Netrebko et Valery Gergiev – en Amérique du Nord comme en Europe – à moins que lesdits musiciens ne prennent explicitement et publiquement position contre leur gouvernement (Cassivi 2022).

La position de Fénelon/Saint-Loup sur les causes de la guerre permet elle aussi un parallèle avec le conflit ukrainien. « Chaque guerre doit sembler une guerre de défense contre un ennemi menaçant et meurtrier. Il ne doit y avoir aucune ambiguïté quant à qui le public doit haïr » (Lasswell 1938 [1927], 47). Or, dénué de haine et dérogeant à cette règle qui réduit au silence l'ambiguïté quant aux causes de la guerre, Fénelon/Saint-Loup se place à rebours de l'opinion majoritaire façonnée par la propagande, pour admettre que les origines de la guerre sont plus complexes que ne le laisse entendre la propagande alliée. Pour sa part, Proust, en écrivant au marquis d'Albufera « je crois qu'on généralise trop les crimes allemands », prend aussi ses distances d'avec la propagande alliée.

Pour en revenir aux causes, lors du conflit ukrainien, le mot d'ordre scrupuleusement répété en Occident et en Europe de l'Est au sujet de l'intervention russe, outre des qualificatifs à charge affective négative, propre à tuer dans l'œuf tout esprit critique, fut le terme « non provoquée [*unprovoked*] ». Ce à quoi Noam Chomsky rétorque, après avoir dit que ladite intervention était dénuée de justification morale : « Évidemment, elle a été provoquée. Autrement, on n'en parlerait pas tout le

temps comme d'une invasion non provoquée » (Baroud 2022). Selon le linguiste et activiste, la provocation a consisté (i) dans l'expansion de l'OTAN vers l'est à partir des présidences Clinton et Bush II, malgré les promesses faites à la Russie, lors de la présidence Bush I, qu'il n'y aurait pas de telle expansion, et (ii) dans l'implication militaire des États-Unis et de l'OTAN en Ukraine à partir de 2014.

Or, ajoute Noam Chomsky, après avoir ainsi signifié que cela relevait de la contre-vérité que de qualifier l'intervention russe en Ukraine de « non provoquée », « la censure aux États-Unis [au sujet du conflit ukrainien] a atteint un niveau qui surpasse tout ce que j'ai vu dans ma vie. Un niveau tel qu'il ne vous est pas permis de lire sur la position russe ». Les États-Unis ne sont pas les seuls à avoir pratiqué une telle censure. Le 2 mars, invoquant « l'agression militaire non provoquée et injustifiée commise par la Russie contre l'Ukraine », l'Union européenne a suspendu la diffusion des chaînes Sputnik et RT (Russia Today)<sup>9</sup>. À la mi-mars, le Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes a pris une décision analogue<sup>10</sup>. Le 9 mars, YouTube a supprimé la diffusion d'un documentaire produit par Oliver Stone, intitulé *L'Ukraine en feu* et traitant de l'influence états-unienne dans les événements de Maïdan (Goldsberry 2002). Cette interdiction a été vite levée et RT peut être visionné sur des plateformes alternatives. Mais les interdictions susmentionnées contribuent à la généralisation, dans « le monde libre », d'un climat de censure où les paroles et interprétations ne s'inscrivant pas dans le discours officiel au sujet du conflit ukrainien font l'objet d'une tentative de réduction au silence.

N'est pas Proust qui veut, certes ; mais ayant admis, avec Antoine Compagnon, que l'« [o]n est meilleur ouvrier si on a lu Montaigne ou Proust » (De Vecchio & Trémolet de Villers 2014), il est *a fortiori* possible à chaque lecteur de Proust de mieux résister au « bourrage de crâne » au sujet de la guerre en Ukraine et des sanctions contre la Russie en puisant des enseignements chez Proust, dans « [s]a critique virulente du “bourrage de crâne” et notamment de la presse » au temps de la Grande Guerre. Il serait en effet étrange de se dire amoureux de Proust et de ne pas retenir ses leçons contre le « bourrage du crâne » de son temps pour les appliquer à ce que Serge Halimi et Pierre Rimbart appellent, dans *Le Monde diplomatique*, ce « voluptueux bourrage de crâne » dont est victime, à notre époque, une bonne partie de l'opinion publique occidentale, qu'il s'agisse des causes de la guerre, de

<sup>9</sup> Communiqué de presse du Conseil de l'Europe, rendu public le 2 mars 2022. <https://www.consilium.europa.eu/fr/press/press-releases/2022/03/02/eu-imposes-sanctions-on-state-owned-outlets-rt-russia-today-and-sputnik-s-broadcasting-in-the-eu/>

<sup>10</sup> Radio-Canada, « Le CRTC retire l'autorisation de diffusion à Russia Today et à RT France au Canada », <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1869599/crtc-decision-retrait-autorisation-diffusion-russia-today-rt-france-canada>.

son déroulement (Halimi & Rimbart 2022) – et, ajouterais-je, des sanctions contre la Russie, dont l’Union européenne s’obstine à affirmer qu’elles « fonctionnent »<sup>11</sup>. Au moment de la rédaction de cet article, elles semblent fonctionner surtout contre l’Europe : la hausse du coût de l’énergie accélère la paupérisation du continent, met en péril son secteur industriel, et engendre déjà, à la fin de l’été 2022, des protestations en Italie, en Allemagne, en République tchèque, au Royaume-Uni et en France.

Mais revenons aux lettres de Proust : « Enfin je puis te dire que c’est le cœur saignant que je pense à toi et à tout ce que tu dois souffrir dans cette vie glorieuse, mais si pleine de deuils » (*Corr.*, XIV, 136). Voilà ce qu’écrivait Proust à Clément de Maugny le 22 mai 1915. « Enfin je puis te dire » – simple tournure idiomatique, d’abord : *je puis te dire* mon admiration face à l’héroïsme de ceux qui combattent, je puis te dire la douleur que m’inflige leur mort, je puis te dire que « c’est le cœur saignant que je pense à toi ». Tout cela peut se dire, s’écrire et même être publié. Or, à côté de cela, comme à côté de la prolifération de formules mimétiques, de raisonnements tout faits, d’inexactitudes et de mots d’esprit qui n’en sont pas, tels ceux qui, circulant entre la presse et le public, font l’objet des railleries de M. de Charlus (*TR IV*, 355-378), il est des choses qui peuvent à peine se dire dans la France en guerre ou, si elles sont dites, ne doivent surtout pas être publiés, la guerre modifiant le régime du dicible.

Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, Barthes avait employé une formule provocatrice que je voudrais reprendre ici en élargissant son empan : le propre d’un régime politique communicationnel totalitaire<sup>12</sup>, « c’est d’obliger à dire », certes « notre pays est grand, riche et prospère », « j’aime le maréchal Tito », « nous remercions le Parti de tout cœur », « j’appuie [la cause du jour] » et d’autres formules de ce genre. Les plus récentes, « [é]levé[es]... à la hauteur d’une institution » (*DCSI*, 250), voire de plusieurs, ont acquis actuellement, en Occident, une force hégémonique telle qu’elle n’admet pas discussion, mais sans que ledit régime communicationnel totalitaire cesse d’« empêcher de dire », sans qu’il cesse d’imposer le silence : ainsi, on ne dira point sans risque « à bas le Grand Leader », ni « le Parti nous ment ».

---

<sup>11</sup> « L’une des principales sanctions consiste à cesser d’acheter 90 % des approvisionnements en pétrole de l’UE à la Russie d’ici à la fin de 2022, privant ainsi Moscou de revenus importants. » Commission européenne, « Les sanctions contre la Russie ne fonctionnent pas, elles sont contreproductives ! Vraiment ? », le 5 septembre 2022.

<sup>12</sup> que je définirais, en souvenir de mon enfance roumaine, par un régime sous lequel les gens se sentent souvent mus à donner comme conseil à leurs proches « fais attention à ce que tu dis, [de peur] que quelqu’un ne t’entende... » lors d’événements publics ou mondains, par souci que des propos éventuellement subversifs, fût-ce involontairement ou ludiquement, ne finissent, une fois prononcés, dans l’oreille de la police secrète.

Deux types de silence mériteraient d'être relevés à ce propos : dans le premier cas, une demande de silence à Paul Souday, concernant les critiques dont venait de lui faire part Proust au sujet de l'animosité antiallemande des articles de Saint-Saëns et de quelques autres : « je ne veux pas aborder ces sujets dans une simple lettre (qui n'est pas faite, ai-je besoin de le dire ? pour être publiée) » (*Corr.*, XIV, 99). Pourtant, ces critiques étaient autrement plus nuancées que dans la lettre à Reinach, (Fraisie 2014, 691). Il s'agirait là d'une demande de silence dictée par la prudence.

Le second cas est fort différent : c'est un silence par amitié. Proust *s'abstient* de reprocher à Walter Berry l'expression publique de sa haineuses germanophobie. Si ce genre de propos appartient, semble-t-il, au domaine du dicible dans la France de la Première Guerre mondiale, le romancier ne le partage pas, écrit-il à Lionel Hauser (*Corr.*, XVII, 491 ; Wise 2014, 63). Or, le vitriole des propos germanophobes de Walter Berry fait pâlir les articles de Saint-Saëns, que Proust avait qualifiés d'« imbéciles ». Ainsi, lors d'un discours sur l'art méditerranéen tenu à Barcelone le 21 avril 1917, Walter Berry, président de la Chambre de commerce américaine à Paris, tint des propos d'un essentialisme délirant sur la race teutonne. Et pourtant Proust, qui avait lu le texte, ne le lui reproche pas (*Corr.*, XVI, 188-189). Le 4 juillet 1918, lors d'une fête organisée par la Chambre de commerce américaine, Berry tint des propos tout aussi empreints de haine envers l'Allemagne, dont on ne sache pas que le romancier, comme dans le cas du discours de Barcelone, lui ait tenu rigueur et qu'il ne mentionna même pas dans sa lettre (*Corr.*, XVII, 299-300) : « Messieurs, dit Walter Berry à Paris le 4 juillet 1918, pour que la paix du monde soit assurée, il faut que l'Allemagne se trouve en face non seulement d'un désastre militaire, mais en face d'une colossale débâcle économique » (*Le Temps*, 5 juillet 1918, 4).

Frappe la ressemblance avec les prononcements du ministre français de l'économie du 1<sup>er</sup> mars 2022 en faveur des sanctions occidentales contre la Russie : « Nous allons livrer une guerre économique et financière totale à la Russie. [...] Le peuple russe [...] paiera aussi les conséquences [des sanctions]. Nous allons provoquer l'effondrement de l'économie russe »<sup>13</sup>. En 1918 et en 2022, « la même sottise et la même haine » (Desanges 2019, 387) ?

## Charlus, enfin !

La critique<sup>14</sup> a bien pris en compte le thème « M. de Charlus pendant la guerre », et ses discours qui traduisent l'opinion de Proust, à savoir « ses propres doutes sur

<sup>13</sup> [https://www.bfmtv.com/economie/economie-social/bruno-le-maire-nous-allons-provoquer-l-effondrement-de-l-economie-russe\\_AN-202203010131.html](https://www.bfmtv.com/economie/economie-social/bruno-le-maire-nous-allons-provoquer-l-effondrement-de-l-economie-russe_AN-202203010131.html)

<sup>14</sup> Selon Eugène Nicole et Brian G. Rogers, dans le « Cahier 74. La note de régie nous montre le rôle

la guerre et de sa détestation de la germanophilie » (Wise 2014, 62). Les lettres de Proust, les esquisses préparatoires de la *Recherche*, les travaux d'ordre génétique, sociocritique et plus largement interprétatif ont permis de bien comprendre à quel point les propos de Charlus et ceux de son neveu témoignent des vues de Proust lui-même. Luc Fraisse a parfaitement résumé la question : « Robert de Saint-Loup et son oncle le baron de Charlus, comme leur créateur Proust, font profession de germanophilie en pleine guerre » (Fraisse 2014, 713).

La première chose à retenir, outre l'aspect spectaculaire de la germanophilie du baron, flamboyante résistance au bourrage de crâne, c'est le « détachement » (TR IV, 353) du baron de Charlus par rapport à la guerre. Étrange détachement, qui n'en est pas un, qui est tout le contraire de ce qu'Adorno appellerait plus tard « froideur bourgeoise », et que manifeste Mme Verdurin en savourant son croissant en lisant les nouvelles du naufrage du *Lusitania* (TR IV, 352). Le « détachement » de M. de Charlus n'a rien à voir avec l'indifférence ; au contraire, en raison de sa nature charitable<sup>15</sup>, le baron est détaché de l'acharnement partisan empreint de cruauté avec lequel les nationalistes des deux bords envisagent la guerre et l'ennemi : « [...] M. de Charlus allait plus loin que ne pas souhaiter passionnément la victoire de la France, il souhaitait plutôt, sans se l'avouer, que l'Allemagne sinon triomphât, du moins ne fût pas écrasée comme tout le monde le souhaitait » (TR IV, 352).

Mû par une telle empathie, le baron ne peut envisager « l'ennemi » comme un autre, mais plutôt, d'un *autre comme soi-même* (en renversant la formule de Ricoeur), et ce, de par sa double appartenance : « [i]l était du corps-France comme du corps-Allemagne » (TR IV, 353). Lorsqu'il « prononce [...] le mot "boche" »<sup>16</sup>, « M. de Charlus met [...] à [le] prononcer [...] le même genre de hardiesse que jadis dans le tram de Balbec à parler des hommes dont le goût n'est pas pour les femmes » (TR IV, 363) – autant dire que, lorsqu'il dit « Boche », le baron a parfaitement conscience de parler de lui-même. Sa double appartenance est aussi une double *non appartenance*, qui lui permet de remarquer, voire de démasquer, chez les deux adversaires dont il tient et auxquels il n'appartient pas tout à fait, les mêmes clichés rhétoriques et les divers ajustements stratégiques :

---

dévolu à M. de Charlus : être le porte-parole de réflexions qui, émanant du narrateur, auraient fait scandale à l'époque » (Note introductive de l'« Esquisse XIV », RTP IV, 782).

<sup>15</sup> « M. de Charlus [...] avait de rares qualités morales, [il] était accessible à la pitié, généreux, capable d'affection, [...] [voire] pitoyable, [au sens où] l'idée d'un vaincu lui faisait mal, il était toujours pour le plus faible » (TR IV, 353-354)

<sup>16</sup> mot dont Proust se fit un honneur de déclarer qu'il « ne figur[ait] par dans son vocabulaire » (Corr., XIV, 66) et dont il se sert effectivement « bien peu », ainsi que l'a scrupuleusement montré WISE 2014.

[...] l'Allemagne emploie tellement les mêmes expressions que la France que c'est à croire qu'elle la cite [...] Quand je lis [...] « Qui n'est pas pour nous est contre nous », je ne sais pas si cette phrase est de l'empereur Guillaume ou de M. Poincaré car ils l'ont, à quelques variantes près, prononcée vingt fois l'un et l'autre [...]. La France n'aurait peut-être pas tenu tant à prolonger la guerre si elle était restée faible mais surtout l'Allemagne n'aurait peut-être pas été si pressé de la finir si elle n'avait pas cessé d'être forte. D'être aussi forte, car forte, vous verrez qu'elle l'est encore (*TR IV*, 377-378).

Si la germanophilie avec laquelle Robert de Saint-Loup, quelques jours avant de mourir au champ d'honneur, fredonne, « en allemand », un lied de Schumann, relève un peu de la provocation, la germanophilie du baron de Charlus est spectaculaire, voire théâtrale au possible. Les commentaires fournis par le narrateur ci-dessus rappellent l'envolée savoureuse et délirante du baron qui s'imagine être un « envoyé céleste », et chante « Alléluia ! » en pleine rue au mépris des passants interloqués qui croient « avoir affaire à un fou » (*SG III*, 460). L'amour et l'Allemagne poussent le baron au sommet de la théâtralité :

Il avait pris l'habitude de crier très fort en parlant [...]. Sur les boulevards cette harangue était de plus une marque de mépris à l'égard des passants pour qui il ne baisait pas plus la voix qu'il n'eût dévié son chemin. Mais elle y détonnait, y étonnait, et surtout rendait intelligibles à des gens qui se retournaient des propos qui eussent pu nous faire prendre pour des défaitistes. Je le fis remarquer à M. de Charlus [...] (*TR IV*, 378).

Cette timide, amicale et vaine tentative de réduire au silence les transports germanophiles du baron ne « réussit qu'à exciter son hilarité », et l'une de ses saillies les plus mémorables :

Avouez que ce serait bien drôle, dit-il. [...] En somme pourquoi ne serais-je pas fusillé dans les fossés de Vincennes ? La même chose est bien arrivée à mon grand-oncle le duc d'Enghien (*TR IV*, 378).

La réponse Charlus, nullement apaisé, rassemble des facettes essentielles du personnage. Son illustre aïeul, parti vers les pays germaniques pour combattre la Révolution et ses séquelles, enlevé en terre allemande, fait prisonnier et exécuté par les hommes de Napoléon peu avant la proclamation de l'Empire, confirme par voie généalogique et symbolique la double appartenance, française et germanique, de Charlus. « [F]usillé dans les fossés de Vincennes » ? Charlus serait, semble-t-il, ravi d'être pris pour un espion allemand, quitte à donner raison aux médisances de Mme Verdurin et à la première impression du jeune héros qui, à Balbec, avait cru avoir affaire, précisément, à un fou ou à un espion (*JFF II*, 110-111). Or, l'espion est justement celui qui pratique deux camps adverses – ce qui est bien le cas du

baron. Sauf que le baron, imprudent e tapageur, proclame sa position au lieu de la tenir loin des soupçons, avec une bonne pincé de ce « démon de la perversité » dont parle Edgar Poe, cet élan qui nous pousse à accomplir des actions, ou encore à dire des choses, « simplement à cause que nous sentons que *nous ne le devrions pas* » (Baudelaire 1933, 6). Et Charlus jubile au mépris des passants, du dicible et du silence imposé par la guerre.

Tel enseigne Proust, avec bravoure, contre ce silence et ce bourrage de crâne, contre l'aberration des mots d'ordre, contre la hargne envers l'ennemi dont les journaux imprègnent l'opinion. La pulsion héroïque du baron témoigne d'un certain ethos sacrificiel, mi fantasmé, mi réel, car s'il n'est pas fusillé dans les fossés de Vincennes, son sort tragique fait de lui un personnage sacrificiel. Charlus, en vertu de sa double appartenance, en vertu de la vision culturelle et historique plutôt que politique, qu'il a de la guerre et des rapports entre les pays, en vertu du fait qu'il est un produit de la civilisation dont la Grande Guerre a entamé la destruction, est, face au bourrage de crâne d'hier, ancêtre de celui d'aujourd'hui, un mécréant exemplaire et, par là même, un résistant de première ligne face à la barbarie produite par ce premier conflit moderne. Charlus, combattant contre la « rhinocérite » cherchant à s'imposer comme norme, est un modèle.

## Bibliographie

- BARDÈCHE, M. (1971), *Marcel Proust romancier*, II, Paris, Les Sept Couleurs.
- BAROUD, R. (2022), « “Not a justification but a provocation”: Chomsky on the root causes of the Russia-Ukraine-War », *Common Dreams*, le 25 juin, <https://www.commondreams.org/views/2022/06/25/not-justification-provocation-chomsky-root-causes-russia-ukraine-war> (5 septembre 2022).
- BAUDELAIRE, C. (1933), *Nouvelles histoires extraordinaires par Edgar Poe*, notice, note et éclaircissement de M. Jacques Crépet, in *Œuvres complètes de Charles Baudelaire*. Traductions, Paris, Louis Conard, 1933.
- CASSIVI, M. (2022), « La censure comme arme de guerre », *La Presse*, 8 mars, <https://www.lapresse.ca/arts/chroniques/2022-03-08/la-censure-comme-arme-de-guerre.php> (1<sup>er</sup> septembre 2022).
- CONDOMINES, A. (2022), « Cancer, Parkinson... D'où viennent les rumeurs sur l'état de santé de Vladimir Poutine ? », *Libération*, 11 mars, [https://www.liberation.fr/checknews/cancer-parkinson-dou-viennent-les-rumeurs-sur-letat-de-sante-de-vladimir-poutine-20220311\\_UKD25MDAWVCQNB-KIVFJVDS36WE/](https://www.liberation.fr/checknews/cancer-parkinson-dou-viennent-les-rumeurs-sur-letat-de-sante-de-vladimir-poutine-20220311_UKD25MDAWVCQNB-KIVFJVDS36WE/) (31 août 2022)

- DEMM, E. (2019), *Censorship and Propaganda in World War I. A Comprehensive History*, Londres, Bloomsbury Academic.
- DESANGES, G. (2019), *Proust et la politique*, Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne ».
- DEVECCHIO, A. ; TRÉMOLET DE VILLERS, V. (2014), « Antoine Compagnon : “On est meilleur ouvrier si on a lu Montaigne ou Proust” », *Le Figaro*, 10 août 2014, <https://www.lefigaro.fr/vox/culture/2014/08/08/31006-20140808ARTFIG00333-antoine-compagnon-on-est-un-meilleur-ouvrier-si-on-a-lu-montaigne-ou-proust.php> (5 septembre 2022)
- FRAISSE, L. (2014), « Proust et la Grande Guerre : les discussions souterraines avec Joseph Reinach », *Revue d'histoire littéraire de France*, juillet-septembre, 114<sup>e</sup> année, n° 3.
- HALIMI, S. ; RIMBERT, P. (2022), « Un voluptueux bourrage de crâne », *Le Monde diplomatique*, septembre, <https://www.monde-diplomatique.fr/2022/09/HALIMI/65016> (1<sup>er</sup> septembre 2022).
- HORNE, J. (2004), « Propagande et vérité dans la Grande Guerre », dans Christophe Prochasson et Anne Rasmussen (éds.), *Vrai et faux dans la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, « L'espace de l'histoire », 76-95.
- LASSERRE, I. (2022), « La barbarie, socle de la guerre russe », *Le Figaro*, 15 avril, <https://www.lefigaro.fr/international/la-barbarie-socle-de-la-guerre-russe-20220414> (1<sup>er</sup> septembre 2022).
- LASSWELL, H. D. (1972 [1927]), *Propaganda Technique in the World War*, Garland Publishing, « The Garland Library of War and Peace ».
- MONACI, L. (2018), « Les étapes de la socialisation d'Albert Bloch : “(Non) absit iniuria verbis” », *Quaderni proustiani*, 12, 101-112.
- PROUST, M. (1987-1989), *À la recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4 vol.
- PROUST, M. (1970-1993), *Correspondance de Marcel Proust*, établie, annotée et préfacée par Philip Kolb, Paris, Plon, 21 vol.
- SAINT-SAËNS, C. (1914), « Germanophilie », III, *L'Écho de Paris*, 16 octobre. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k807780g> (31 août 2022).
- SAINT-SAËNS, C. (1914), « Une lettre de Camille Saint-Saëns », *Le Figaro*, 14 novembre. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k290498x/f2.item.zoom> (1<sup>er</sup> septembre 2022).

WISE, P. (2014), « Proust et la “langue poilue” : le cas du mot “boche” », in P. Chardin et N. Mauriac Dyer (éds.), *Proust écrivain de la Première Guerre mondiale*, Éditions Universitaire de Dijon, 51-66.

